

**Achat de vin par des religieux picards
au XVIII^e siècle**

PAR

Le Baron X. DE BONNAULT D'HOÛET.

La vigne cultivée jadis dans presque toutes les communes de l'Oise et de la Somme, tend à disparaître. Ce n'est plus qu'un souvenir, et encore ! Quand les habitants d'un village consultent leur cadastre, quelle n'est pas leur surprise en voyant appelé, *les vignes*, quelque coteau crayeux, où ils ne récoltent plus que des pommes de terre ! Le sol s'est-il refroidi, par suite de je ne sais quels phénomènes cosmiques ? Sans parler de l'influence des astres, sujet trop élevé pour moi, n'aurions-nous pas défriché trop de forêts ? Ou bien serions-nous plus difficiles que nos aïeux ?

C'est d'ordinaire l'explication admise et j'y souscris volontiers, pourvu qu'on ne prétende pas trop appuyer sur la difficulté des communications. On oublie combien certaines villes, comme Amiens et Compiègne, ont joui de tous temps, de faciles arrivages par eau. Les vins de Bourgogne n'ont qu'à descendre la Seine jusqu'à Paris, d'où les bateliers de l'Oise qui sont venus approvisionner la capitale, les rapportent à peu de frais. Aussi, quand la ville de Compiègne héberge des hôtes illus-

tres, et la liste en est longue dans nos registres municipaux, toujours on leur offre du vin de Beaune.

La situation d'Amiens n'est pas moins avantageuse. Ayant eu à étudier les comptes du péage de Picquigny au XIII^e siècle, je dus refaire mon éducation gastronomique fort négligée. A cette époque lointaine les vins les plus renommés de France et de l'étranger, remontaient le cours de la Somme. Il en venait d'Espagne et même des côtes de la Méditerranée, d'Alicante !

Tout le monde assurément, et aujourd'hui pas davantage, ne peut prétendre à ces vins de choix. C'est d'un cru beaucoup plus modeste et moins éloigné que je veux vous raconter l'emplette. Grâce à votre amour pour tout ce qui est local, peut-être que ce vin de pays pourra vous plaire, d'autant que vous n'aurez pas à le goûter... *De l'Île de France* de 1728. Il était destiné à des religieux et aura du moins l'avantage de ne pas prêter à des plaisanteries démodées sur l'intempérance des moines.

Les acquéreurs sont les Prémontrés d'Amiens. « Leur couvent, au dire du Père Daire qui écrivait presque à cette époque, n'a pas toujours été aussi florissant ». Venus à Amiens dès 1124, quatre ans après leur fondation par saint Norbert, archevêque de Magdebourg, ils n'ont occupé d'abord qu'un petit prieuré hors de la ville, là où s'étend aujourd'hui la place Saint-Firmin. Les libéralités des seigneurs leur procurent bientôt un établissement plus considérable, mais toujours hors des murs, dans les terrains où s'élève actuellement la gare Saint-Roch. La situation était dangereuse, d'autant que, suivant un usage alors très fréquent, ce couvent était double et renfermait aussi des femmes. Elles n'y restèrent pas longtemps, mais les religieux en dépit des guerres tinrent bon dans leur prieuré devenu l'abbaye de Saint-Jean. Elle venait d'être détruite encore une fois par les Espagnols, quand

Henri IV. rentrant en vainqueur dans Amiens, les Prémontrés se décidèrent à le suivre. Le couvent qu'ils élevèrent alors, en lui conservant le nom d'abbaye de Saint-Jean, sert actuellement de lycée.

Malgré de nombreuses modifications, on peut en admirer encore la belle ordonnance et le pur style Louis XIII. C'est que les travaux furent menés rapidement. L'église consacrée dès 1608 par l'évêque Geoffroy de la Marthonie était terminée dix ans après. Elle était digne d'abriter l'insigne relique de saint Jean-Baptiste donnée au XIII^e siècle par Wallon de Sarton. Le chœur était surtout remarquable par ses vastes proportions. et ses stalles fleurdelysées ornées de nombreuses sculptures. représentant les principaux saints de l'ordre. Le lutrin était l'œuvre de Nicolas Blasset.

Quelques années plus tard, le célèbre sculpteur amiénois devait exécuter pour cette église une de ses vierges les plus populaires. Condé, récemment nommé gouverneur de Picardie, visitait cette abbaye peu de jours avant de rejoindre son armée. Un simple frère, Norbert, lui annonça qu'il serait victorieux, s'il invoquait Notre-Dame et lui promettait une statue. Bossuet a retracé en des termes qui sont dans toutes les mémoires, le saisissant tableau du vainqueur de Rocroy s'agenouillant sur le champ de bataille pour remercier le Dieu des combats; Blasset a acquitté le vœu du prince, et le peuple a donné à cette vierge le nom de Notre-Dame de la Victoire. Rachetée en 1832, par l'abbé Léraillé, curé de Saint-Remi, cette statue est conservée dans cette église actuellement en reconstruction.

Même au point de vue étroit d'une acquisition de vin, il n'est pas hors de propos de connaître un peu ceux qui vont l'acheter et qui doivent le boire. Peut-être en est-il parmi vous qui voudraient savoir combien il y avait alors de religieux dans ce couvent? La statistique est une si belle science, qu'il serait facile de

calculer la consommation quotidienne de chacun, à moins que la récolte n'ait été particulièrement favorable en 1728 et que les moines, en gens prudents, n'aient voulu faire une ample provision. D'après le rapport de l'intendant, il y avait au commencement du XVIII^e siècle dix-neuf religieux dans l'abbaye de Saint-Jean, et leurs revenus montaient à 7.000 livres tandis que ceux de l'abbé atteignaient 17.000 livres.

En 1728, l'abbé commendataire était Louis-Gaston de Fleuriat d'Armenonville, évêque d'Orléans et trésorier de la Sainte-Chapelle. Son père, qui n'était que Charles Fleuriat, était venu de Touraine à Paris pour occuper un modeste emploi de secrétaire du roi. Mais un de ses fils, un frère de l'évêque, avait fait la fortune de la famille. Commencant, comme Fouquet, par être conseiller au parlement de Metz, il était devenu successivement intendant des finances, directeur général, secrétaire d'Etat en remplacement de Torcy et enfin garde des sceaux. Deux autres frères s'étaient faits jésuites et une sœur avait pris le voile. L'évêque, qui était un prélat recommandable mais de médiocre santé, ne semble s'être occupé de son abbaye que pour en partager les revenus avec les religieux, à la manière du lion de La Fontaine. Cependant on fit trois lots et l'abbé ne prit que le premier et le troisième. Les religieux durent s'estimer heureux, s'ils se croyaient ainsi à l'abri de toute nouvelle usurpation. Un autre lien assez singulier unissait à son abbaye cet abbé toujours absent : le prieur, le P. Postel, était son directeur spirituel.

Ce religieux, qui jouera un rôle important dans cet achat de vin, est mentionné dans *l'Histoire littéraire de la ville d'Amiens*. « Il avait des yeux d'Argus pour déchiffrer les vieilles chartes » ; mais le P. Daire le trouve minutieux à excès et juge « son style bien lâché ». Ce dernier trait est dur, tombé de la plume d'un écrivain qui a besoin de quelque indulgence. Pres-

que tous les ouvrages du P. Postel sont restés manuscrits et le catalogue en est peu attrayant. Des sermons, une vie de saint Norbert fondateur des Prémontrés en vers français, d'autres recueils pieux en vers français ou latins... Volontiers, on dirait de lui, plus justement que de LeFranc de Pomplignan : Ses vers sont sacrés, personne n'y touche.

Aussi les rares curieux qui feuilletent aujourd'hui ses manuscrits à la bibliothèque d'Amiens, y cherchent tout autre chose que ce digne Prieur voulait transmettre à la postérité. Ce religieux qui avait bâti la bibliothèque de l'abbaye et catalogué ses livres, avait gardé de ce travail le respect du moindre document et le souci de sa conservation. Entre ses sermons, dont le recueil forme cinq gros volumes, il a inséré les programmes des fêtes auxquelles il était convié chez les Jésuites, soutenances de thèses ou représentations dramatiques ; il n'a garde d'égarer le moindre billet d'invitation à une prise de voile ou à un service funèbre ; parfois même il ajoute quelques mots de chronique sur le couvent et la ville. Mais il ne faudrait pas se laisser d'un vain espoir, le Prieur n'est pas méchante langue. Il est si occupé !

C'est là que j'ai retrouvé, entre deux sermons, le récit d'un achat de vin, auquel j'ai été plus surpris encore de voir mêlé un prieur, déjà âgé, goutteux et chargé de fonctions si diverses. Du moins il n'en assumait pas seul la responsabilité.

Pendant qu'il montait dans une chaise attelée de deux chevaux prêtés et conduits par un fermier de l'abbaye, le Procureur, le P. Berquier enfourchait un cheval qu'il venait d'acheter pour le service du couvent. A côté du prieur prenait place un pensionnaire de la maison qui allait voir une de ses sœurs à l'abbaye de Saint-Paul, près de Beauvais. Le compagnon était peu gênant et ne devait pas distraire le P. Postel alors fort occupé d'un

sermon qu'il devait, à son retour, prononcer chez les Jésuites. Le malheureux était sourd-muet. Cette sollicitude pour les déshérités de la nature semble une tradition de la maison. Au siècle précédent, un autre sourd-muet, Etienne du Faye, également pensionnaire des Prémontrés, devint un architecte habile et paya sa dette de reconnaissance en élevant la nouvelle abbaye. Nos voyageurs se rendaient à Beauvais, mais ils firent un léger détour pour aller le premier soir dîner et coucher chez leur confrère le P. Vaillant, à Remien-court.

De là ils devaient gagner Beauvais par Breteuil, mais, comme les villages entre ces deux villes ne possèdent pas d'hôtellerie où l'on puisse loger, ils couchèrent à Breteuil et n'arrivèrent que le lendemain à Beauvais vers midi.

Le père Procureur prend en croupe le pauvre sourd-muet, le dépose à Saint-Paul et couche à l'abbaye de Marcheroux chez les Prémontrés réformés, pendant que le P. Postel gagne Resson. Là aussi il y a une abbaye, mais il y arrive trop tard et loge au cabaret.

Le lendemain les deux religieux se retrouvent à Boissy-Laillerie (Seine-et-Oise), où le Prieur arrivé le premier attendait son compagnon, en prenant un verre de vin au cabaret.

Le soir seulement du quatrième jour, depuis le départ d'Amiens, ils arrivent à Triel, (entre Argenteuil et Meulan), but de leur voyage, et « nous avons couché à Triel, à notre ordinaire, à la Couronne chez M. le Vacher, notre courtier en vin. » Ces mots se passent de commentaire et nous montrent que les Prémontrés d'Amiens avaient l'habitude de se fournir de vin à Triel, et que le P. Postel n'en était pas à son premier voyage.

Le lendemain 11 novembre, fête de saint Martin, patron de la paroisse et sans doute aussi jour de marché, les religieux, après avoir dit leur messe à la chapelle de l'hôpital, vont

gôûter les vins et en achètent trente-deux muids à 51, 52 et 54 livres le muid. Il s'agit évidemment du muid de Paris qui vaut 268 litres. C'était là une grosse acquisition pour des religieux dont le revenu ne dépassait pas 7.000 livres, sans compter il est vrai ce que pouvaient leur rapporter leurs pensionnaires, les aumônes des fidèles et la juste rémunération de leurs prédications et autres services religieux. Le prix de ce vin vous semblera sans doute élevé pour une quantité aussi considérable achetée sur place. Mais à la même époque, un riche bourgeois d'Amiens, dont M. de Guyencourt a analysé les comptes (*Mémoires des Antiquaires de Picardie*, T. xxxi, p. 458), payait le vin de Bourgogne, qu'il envoyait chercher avec ses chevaux, de 150 à 180 livres le muid.

Les Prémontrés firent de même et leurs fermiers ramenèrent à Amiens leur provision de vin. Dans ce but, six fermiers de Septenville (canton de Villers-Bocage) arrivent avec six chariots, tandis que le fermier de Val-des-Maisons (canton de Domart) en conduit deux à lui seul. Le lendemain de leur arrivée, sans laisser reposer leurs chevaux, ils reprennent le chemin d'Amiens, voyagent sans interruption même le dimanche, et font la route en trois jours et demi, mais non sans encombre.

Jusqu'ici, j'ai cru inutile de reproduire textuellement le récit du P. Postel. On n'y trouverait pas un renseignement sur les localités qu'il traverse, aussi indifférent aux choses religieuses qu'aux curiosités artistiques. Cet Argus, qui a de si bons yeux pour déchiffrer les vieilles chartes, ne regarde pas plus la belle église de Triel classée par Viollet-le-Duc au nombre des monuments historiques que le château du Prince de Conti. Il a vu tout cela si souvent, qu'il n'y prend plus d'intérêt. Je me suis même demandé pourquoi il avait rédigé le récit de son voyage. Ne serait-ce pas uniquement pour y placer une petite

aventure arrivée au retour ? Peut-être trouverez-vous la chose bien insignifiante; mais racontée par un religieux à ses confrères, elle aura fait rire cet auditoire peu gâté de nouvelles piquantes et le narrateur heureux de son succès aura voulu en conserver le souvenir. Vous en jugerez, et aussi de son style un peu taché.

« Nous sommes partis de Triel avec tout notre convoi, c'est à dire huit chariots chargés de vin, et nous ne sommes arrivés que sur les huit heures du soir à Villeneuve avec six chariots, deux chariots étant restés derrière avec notre procureur et ayant couché à Hénonville. Quand je suis arrivé à Villeneuve, les deux auberges étant déjà remplies et occupées par des voituriers, nos chariots ont resté dans la rue pendant la nuit et j'ai couché dans notre calèche pour veiller le vin, jusqu'au matin que j'ai été dire la messe à la paroisse.

Sur les sept heures, notre procureur est arrivé de Hénonville avec ses deux chariots de vin et après qu'il eut dit sa messe à la paroisse, nous sommes partis tous ensemble pour venir à Beauvais, où nous sommes arrivés sans infortune mais non pas sans un très mauvais chemin, entre deux et trois heures d'après-midi. Les droits étant payés au grand bureau, nous avons soupé un peu en paix. Mais, sur le minuit, comme nous étions couchés et endormis, deux ivrognes conduits par le valet de l'hôtellerie vinrent au lit où j'étais couché et me dirent bien des choses, en balbutiant, que je n'entendois pas. J'en fus d'abord surpris et saisi, mais revenant à moy, je compris, en me disant qu'ils vouloient boire de mon vin, que c'étoient des gens qui me croioient un capitaine et qui vouloient s'engager et c'étoit la vérité; car leur ayant dit que je n'étois pas l'officier qu'ils cherchoient mais que j'étois un religieux, ils sortirent de la chambre et nous laissèrent en repos. Nous

en avons bien ri.» (Bibl. com. d'Amiens, mns. 532, T. IV, f° 217.)

Ce vieux religieux, leur prieur, pris par deux ivrognes pour un capitaine de recrutement, voilà ce qui devait paraître aux Prémontrés du comique le plus réjouissant.

Je passe sur les ennuis d'une roue brisée au sortir de Beauvais, sur la nécessité d'aller la faire remplacer et de ne pas laisser le reste du convoi sans surveillance ; les fermiers auraient pu alléger la charge de leurs attelages. En descendant de sa chaise, le pauvre Prieur, hélas ! avait la goutte, ou du moins, parlant comme tout les goutteux, un rhumatisme. « Car c'étoit au pied droit, dit-il, et je n'ai jamais la goutte qu'au pied gauche ». Pied droit ou pied gauche, goutte ou rhumatisme, force lui fut de se coucher, inquiet du sermon qu'il devait prononcer deux jours après chez les Jésuites.

Son inquiétude fut vaine. Le sermon figure tout au long dans le manuscrit, mais rassurez-vous, je ne l'ai pas transcrit et peut-être trouverez-vous que j'aurais dû avoir le même respect pour le récit de cet achat de vin.
